



ATHÉNÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

SPÉCIAL:
CERN
INSOLITE



Dans les entrailles du monstre.

Voir page 15 ss.

N° 23

3^{me} année
novembre 1980

5 fr. le numéro

Ont collaboré à ce numéro :

MM. Louis BERGUER, Gérard CHARLES, Charles-L. CRAMER,
Paul A. LADAME, Jean-Pierre LAUBSCHER, Roland MESSERLI,
Jean MUSSARD, Jean von MÜHLENEN, Francis NAVARRO, Benedikt RAST,
Marlyse TOVAE et, involontairement, Pierre CHENU, DAUMIER, GILL
et GRANVILLE.

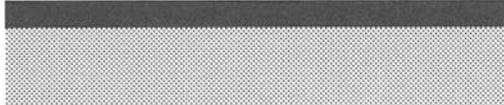


"Je ne travaille qu'avec des gens qui ont de l'expérience."

Nous vous faisons profiter de notre longue expérience dans tous les domaines. En Suisse et dans le monde entier. Par exemple, en matière de placement, de gestion de portefeuille, sous forme d'aide financière pour réaliser vos projets, ou pour tout renseignement d'ordre financier.



Union de Banques Suisses





Un beau matin, Pierre ouvre le portail du jardin et s'en va promener dans la verte prairie. Sur la plus haute branche d'un grand arbre est perché l'ami de Pierre: un petit oiseau. «Comme tout est tranquille» pépie gaiement l'oiseau. Un canard sort d'un buisson en se dandinant, tout heureux que Pierre ait oublié de fermer le portail; il plonge dans la mare. Apercevant le canard, le petit oiseau vient se poser sur l'herbe tout près de lui: «Mais quel genre d'oiseau es-tu donc, si tu ne sais pas voler?» dit-il. «Mais quel genre d'oiseau es-tu donc, si tu ne sais pas nager?» répond le canard.

Ils se disputent ainsi quelque temps, le canard nageant dans la mare et le petit oiseau sautant de-ci, de-là sur la rive.

Soudain, Pierre ouvre de grands yeux: il voit un chat rampant dans l'herbe. Le chat se dit que le petit oiseau est si occupé à se disputer avec le canard qu'il sera facile à attraper. Et sans bruit, sur ses pattes de velours, il se faufile toujours plus près. «Attention!» crie Pierre, et aussitôt l'oiseau s'envole vers l'arbre. Du milieu de la mare, le canard très fâché gronde le chat. Celui-ci tourne autour du pied de l'arbre en pensant: «inutile de grimper si haut, quand j'arriverai l'oiseau se sera déjà envolé». A ce moment, le grand-père sort, mécontent de voir que Pierre est allé dans le pré sans fermer le portail.

«L'endroit est dangereux» dit-il. «Que feras-tu si un loup sort de la forêt?» Pierre n'écoute pas son grand-père: un garçon comme lui n'a pas peur du loup! Ils rentrent tous les deux en fermant soigneusement le portail. Il était temps! Un gigantesque loup gris sort justement de la forêt. Le chat grimpe prestement dans l'arbre et le canard cancanant se précipite hors de la mare. Mais le loup court plus vite, le rattrape, le saisit et n'en fait qu'une bouchée. Voilà donc où en sont les choses: le chat est assis sur une branche, l'oiseau perché sur une

autre, à bonne distance. Et le loup qui les regarde du pied de l'arbre avec des yeux gourmands. Pierre est derrière la porte du jardin: il a tout vu et n'a pas peur. Il court à la maison, prend une grosse corde, grimpe sur le mur, puis, de là, sur une branche de l'arbre autour duquel rôde le loup. Il dit à l'oiseau: «va voltiger autour du loup, tout près de son nez, mais prends garde qu'il ne t'attrape». L'oiseau touche presque de ses ailes le nez du loup qui bondit furieusement mais en vain. Oh, que l'oiseau agace le loup qui essaye de l'attraper. Mais l'oiseau est habile et le loup n'arrive à rien.

Entre-temps, Pierre a fait un nœud coulant et, laissant délicatement descendre sa corde, il attrape le loup par la queue. Celui-ci se met aussitôt à faire des bonds désordonnés pour essayer de se libérer. Mais Pierre avait attaché l'autre bout de la corde à l'arbre et plus le loup bondit, plus la corde serre sa queue. C'est alors que les chasseurs, suivant la trace du loup, sortent de la forêt. «Ne tirez pas» leur crie Pierre de son arbre, «Petit oiseau et moi avons déjà capturé le loup. Aidez-nous à l'amener au jardin zoologique.» Et maintenant, vous pouvez vous imaginer la marche triomphale: Pierre en tête, puis les chasseurs portant le loup, et fermant la marche, grand-père et le chat. Grand-père hoche la tête et dit: «Et si Pierre n'avait pas attrapé le loup, que serait-il arrivé?» Au-dessus d'eux voltige le petit oiseau qui pépie à la ronde: «Regardez ce que nous avons capturé, Pierre et moi!» Et maintenant, écoutez attentivement: n'entendez-vous pas cancaner le canard dans le ventre du loup qui l'a avalé tout rond?

Pierre et le loup de Sergej Prokofjew.
Adaptation française de Paul Bonny.
© Parabel Verlag, München.

Histoire d'un homme d'affaires comblé qui peut encore raconter des histoires.

Il sait que c'est la vérité: au matin d'une belle journée, un spacieux et confortable oiseau de Swissair (DC-9-51 ou DC-9-81) l'emporte vers Amsterdam ou vers Bruxelles ou vers Düsseldorf ou vers Francfort ou vers Zurich ou vers Hambourg ou vers Cologne ou vers Londres ou vers Milan ou vers Copenhague ou vers Munich ou vers Paris ou vers Rome ou vers Stuttgart ou vers Vienne. (Selon les cas, en collaboration avec la compagnie nationale concernée.)

Et le même soir de la même belle journée, il est de retour.

Si bien que ses enfants – non, ce n'est pas un rêve – peuvent encore l'entendre raconter une histoire avant de s'endormir.

Tant que notre homme d'affaires utilisera les fameux vols d'un jour de Swissair à l'intérieur de l'Europe, il sera et demeurera le roi de la famille.

Et le prince de son épouse.

Swissair Genève (022) 98 21 21, Swissair Lausanne (021) 20 50 11 ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

AU SOMMAIRE DE CE NUMERO :

- Editorial	3
- Paul LADAME : <i>Les mass media volent toujours plus bas. Pourquoi ?</i>	5
- Gérard CHARLES : <i>Ré-implantation agro-alimentaire : les Laiteries</i> <i>Réunies à Plan-les-Ouates</i>	11
- Roland MESSERLI : <i>Le CERN insolite</i>	15
- Louis BERGUER : <i>Vendanges</i>	18
- Charles CRAMER : <i>Un Genevois chez les Peaux-Rouges (3)</i>	20
- Jean A. MUSSARD : <i>A quoi servent les grèves ?</i>	24
- Echos du débat "Suisse Romande-Suisse alémanique: quel malaise?"	22

ANNONCE DE L'EXPOSITION API AU PONT DE LA MACHINE, nov-décembre 1980

A L'AFFICHE DE L'ATHENEE

Lundi 17 novembre : LE CERN INSOLITE
20 h. 30

Par M. Roland MESSERLI,
avec projection de films
et invitation au voyage dans les entrailles de la terre.

Vendredi 5 décembre : L'ILLUSION DE LA DETENTE
20 h. 30

Par M. Patrick WAJSMAN
Rédacteur au "FIGARO", Paris.

Mardi 9 décembre : MARMITE DE L'ESCALADE

de la Société des Arts de Genève
Conférence de Madame Catherine SANTSCHI.

JANVIER et FEVRIER 1981 : les programmes seront annoncés ultérieurement.

LES COMPTE-RENDUS DES ASSEMBLEES de la SOCIETE des ARTS : au prochain numéro .

EN ATTENDANT : BONNES FETES DE NOEL A TOUS !



ATHENEE

Editeur et Rédacteur responsable : Paul A. LADAME

Rédaction et administration : Palais de l'Athénée,
2, rue de l'Athénée, 1205 Genève - Tél. (022) 20 41 02

Imprimerie : Studer SA, 5, route des Jeunes
1211 Genève 26 - Case postale 228

Abonnements Suisse : 10 numéros : Fr. 40.—

Abonnements Etranger : Veuillez demander le tarif de
l'envoi à la Poste.

Compte de chèques postaux N° 12-6680 Genève

LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, fondée en 1776,
comporte trois Classes :

- Agriculture et Art de Vivre;
- Beaux-Arts;
- Industrie et Commerce.

SON SIÈGE EST AU PALAIS DE L'ATHÉNÉE
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève
Tél. (022) 20 41 02



Les articles publiés dans ATHÉNÉE n'engagent
que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement
l'opinion de la Société des Arts.

La rédaction est heureuse de recevoir des lettres de ses
lecteurs. Elle n'est pas responsable des envois non
sollicités.



Les mass media il y a 130 ans. Dessin de DAUMIER dans le "Charivari", 25/12/1849.



ATHENEE chapeaute son éditorial avec un dessin de Daumier représentant la célèbre feuille satirique "Charivari" criblant de flèches le Doc- teur Véron, propriétaire du "Constitutionnel", qui prépara le coup d'Etat du prince-président Napoléon en 1851. C'est une manière d'annoncer la publication, à la demande de plusieurs abonnés, du texte abrégé de conférences faites pour Uni 3, l'Université du IIIe Age, sur "Littérature et Mass Media". (Voir page 5 ss) On sait que Véron, pour assurer une clientèle "de gauche" à son journal réputé "de droite", avait engagé Eugène Sue, auteur socialisant à la mode, en exclusivité pendant quinze ans, à Fr. 100'000 par an.

En page de couverture, la photo saisissante d'un tunnel du CERN attire l'attention sur la conférence que fera en l'Athénée, lundi 3 novembre à 20 h.30, notre collègue Roland Messerli, sous le titre "Le CERN insolite". A cette occasion, il prendra les inscriptions de tous ceux qui s'intéressent à une visite des installations du Centre Européen de Recherches Nucléaires, à un moment où l'arrêt des machines permet de descendre dans les entrailles de la terre. (Voir page 15 ss.)

Louis Berguer, ancien président de la Société des Arts, vigneron, théologien, homme de lettres, homme de goût, nous propose un papier de poétique et philosophique actualité, "Les Vendanges", illustré d'une photo de J.P. Laubscher, tirée de son "Merveilleux Genève" préfacé par Eric Choisy, désormais Président d'Honneur de la Société des Arts, dont Marcel Girardin, avocat, secrétaire-général du Département de l'Agriculture et de l'Intérieur, porté par acclamations à la présidence de notre



société. (Le compte-rendu des Assemblées du 27 octobre paraîtra dans le prochain numéro de notre revue.) Mais nous devons d'ores et déjà souligner combien les sociétaires présents ont été émus de voir leur grand président Choisy, qui a repris en mains, il y a trois ans, la barre d'un navire en pleine tempête, la remettre, bien arrivé au port, à un capitaine inspirant toute confiance et qui n'a pas hésité, dès ses premières paroles, d'annoncer la convocation, au printemps, d'une assemblée générale extraordinaire, pour modifier les Statuts de notre Société et faire de tous les membres des trois Classes des sociétaires de plein droit. Nous y reviendrons. Mais nous tenons, aujourd'hui, de redire à Eric Choisy toute notre admiration pour une action de sauvetage réussie grâce à son énergie, sa diplomatie et son autorité ne prenant en considération que les faits et allant droit au but. Merci pour cette admirable leçon de civisme. En même temps nous tenons à assurer son successeur, Marcel Girardin, de notre appui loyal et, si possible, dynamique.

Un excellent article de M. Gérard Charles, D.G. des Laiteries Réunies, sur la réimplantation de cet ensemble agro-alimentaire à Plan-les-Ouates (Page 11 ss.) résume la conférence faite à ce sujet en l'Athénée, au lieu de la précéder. Les responsables des Classes ont encore beaucoup de peine à mettre en chantier leur programme plusieurs mois à l'avance. Répétons donc que, pour qu'une conférence ou un débat puissent être annoncés dans "Athénée" en temps utiles, c'est-à-dire quelques jours au moins avant qu'elles n'aient lieu, en contenant toutes les données utiles à la participation effective du public au débat traditionnel suivant l'exposé du ou des orateurs, tout le matériel doit être à la rédaction six semaines et, si possible, huit semaines ou plus à l'avance. Par exemple : le 30 novembre pour le No. 26 qui paraîtra le 12 février; le 31 janvier pour le No. 27 qui paraîtra le 12 mars; le 18 février pour le No. 28 qui paraîtra le 9 avril, etc. Un "planning" précis a été établi en accord avec l'imprimerie, avec le relieur, avec le distributeur, afin de pouvoir en toute circonstance tenir les délais. Malgré cela les Nos 21 et 22 sont sortis en retard, ce qui est intolérable. Nous prions nos abonnés qui n'ont reçu le No.22 que le jour même, ou le lendemain du débat, de bien vouloir nous excuser. Il s'agissait surtout du débat sur le "malaise" entre Suisse Romands et Suisses alémaniques (voir également pages 23 ou 24) et les abonnés, qui doivent recevoir leur numéro avant le week-end pour pouvoir bien préparer leur intervention du lundi, ont été frustrés. Mais que faire, face à la fuite devant les responsabilités ?

Notre roman feuilleton, " Un Suisse chez les Peaux-Rouges", par Charles Cramer, semble avoir obtenu un franc succès. Il se terminera dans le prochain numéro. Dès janvier 1981, un récit d'un tout autre genre lui succédera : un texte inédit de William E. RAPPARD, basé sur des documents inédits : " Woodrow Wilson, la Suisse et Genève". C'est le récit absolument passionnant, noté au jour le jour par notre éminent compatriote au cours des semaines décisives avant le choix final de Genève comme siège de la Société des Nations. Rappard, ne l'oublions pas, était né à New-York. Il était parfaitement bilingue. En 1913 il était professeur d'économie politique à Harvard. Il discute de la paix qui doit venir avec ses collègues universitaires, dont l'un des plus éminents, Woodrow Wilson, de Princeton, vient d'être élu (en 1912), puis réélu (en 1916) président des Etats-Unis d'Amérique. Rappard connaît tout le monde. Il est partout. Il informe scrupuleusement le Conseil fédéral de ce qu'il voit et entend. Inversement, et quoi qu'il s'en défende, il est, à lui seul, le plus convaincant des "lobbies" pour la Suisse et pour Genève. Au moment où l'on fête le soixantième anniversaire de l'installation de la Société des Nations et de ses agences spécialisées dans la ville de Calvin et de la Croix-Rouge, il est bon de lire ce récit d'un reporter extraordinairement qualifié, plein d'humour et sachant ménager un suspense savant.

P.A. LADAME



LES MASS MEDIA VOLENT TOUJOURS PLUS BAS POURQUOI?

par Paul A. LADAME (*)

CONFUCIUS se promenait un jour avec son élève favori. *"Que feriez-vous en premier – lui demanda celui-ci – si vous étiez empereur de Chine ?"*

CONFUCIUS réfléchit un moment, puis il répondit : *"Je ferais en sorte que tous les mots soient compris de la même façon."*

Lorsqu'on parle de MASS MEDIA, tout le monde sait de quoi il s'agit, cela va bien sans dire. Mais mieux encore, sans doute, en le disant. Ouvrons donc le dictionnaire, pour repérer les définitions.

MEDIA : technique de diffusion de la culture de masse, telle que la radio, la télévision, la presse.

MASSE : Ensemble non délimité d'individus, considérés en dehors des structures sociales traditionnelles, et constituant l'objectif socio-culturel de certaines activités comme la publicité, la culture de masse, les loisirs. *Et aussi* : commun des hommes, peuple. Surtout au pluriel : masses avec un "s" final.

MASS MEDIA : technique de diffusion de la culture dans un ensemble non délimité d'individus. (On écrit "médiás" et "media". Nous nous sommes ralliés à la deuxième formule).

CULTURE DE MASSE : ensemble des faits idéologiques communs à une masse de personnes considérées en dehors de la structure sociale, et diffusée en son sein au moyen de techniques industrielles.

Réduites à leur plus simple expression, ces "techniques de diffusion de la culture dans un ensemble non délimité d'individus", c'est-à-dire dans la masse, dans les masses, sont exactement les mêmes dans le domaine politique et dans le domaine économique, ou social, ou religieux, ou artistique ; les mêmes en régime totalitaire qu'en régime démocratique libéral ; les mêmes en régime économique autarcique, protectionniste, monopolisant, ou en économie de marché, de libre-échange, de l'offre et de la demande ; les mêmes avec des prix imposés par l'Etat, ou sous le signe de la valeur marginale parfaitement subjective d'une société libre. En fait, tout dépend uniquement de la volonté de ceux qui sont aux leviers du Pouvoir, avec

un grand P, et qui sont donc aussi aux leviers de la mécanique, aux leviers des "techniques de la diffusion des cultures de masse". Tout dépend du but qu'ils poursuivent : se faire aimer, se faire craindre, informer, éduquer, communiquer, amuser, vendre, cajoler, faire peur, distraire, se faire obéir. Ces règles, vous le verrez, sont fort simples. Elles existent depuis que l'homme est homme, c'est-à-dire depuis qu'il sait communiquer avec ses semblables. Cette communication marque véritablement le début de l'humanité, distincte de l'animalité. L'Evangile de Jean le dit expressément : *"Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu."*

LES MEDIA

Les "media", c'est-à-dire les techniques industrielles de diffusion de "faits idéologiques", pour rester fidèles à Larousse, peuvent s'appliquer tout aussi bien à des masses immenses qu'à une toute petite élite. De même que chaque individu peut faire, alternativement, partie de la masse, ou de l'élite ; de même toute technique peut s'appliquer, alternativement, à des millions, des centaines de millions de gens, ou à un seul individu. C'est une simple question d'application, d'objectif, de perfectionnement technique, de politique, de pouvoir.

Par mass media, nous entendons donc, aujourd'hui, essentiellement les produits de l'imprimerie, d'une part : la Presse, les journaux, les livres, et d'autre part, les techniques électroniques : radio, télévision, film, disque, cassette, etc.

LA PRESSE ECRITE

Le besoin de communiquer des informations par écrit, et à un grand nombre d'exemplaires, remonte à des millénaires. On a retrouvé les traces d'un journal imprimé sur papyrus en Egypte sous le règne de Thoutmès III, environ 1500 ans avant J.C. Presqu'en même temps le

(*) Extraits des conférences faites le 22 octobre et le 5 novembre 1980 en l'auditoire Jean Piaget, dans le cadre de l'Université du III^e Age.



premier quotidien connu était imprimé sur soie en Chine. L'Empire romain a connu, pendant des siècles, les "ACTA DIURNA" sorte de journal mural affiché sur les places publiques et relatant les événements politiques et militaires, les jeux du cirque, le prix des marchandises et les faits divers locaux. Les Chinois inventèrent le papier et les lettres mobiles de l'imprimerie — on croit même connaître le nom de leur inventeur : Pi Tcheng — et c'est par la route des caravanes, Samarkande, Bagdad, Byzance, Venise, qu'ils parvinrent en Europe. Les premiers moulins à papier d'Italie et d'Espagne datent du XIII^e siècle, première époque de grande production littéraire en Europe, avec des auteurs de roman feuilleton comme Chrestien de Troyes, des grands reporters comme Walter Map, et une véritable production industrielle de livres religieux, scientifiques ou de fiction, dans les centaines de couvents essaissant, depuis Cluny ou autres centrales, sur toute l'Europe. Je dis bien "industrielle", car, en général, un moine particulièrement érudit, avec une solide formation de rhéteur, dictait d'une voix puissante le texte à imprimer, qu'écrivaient simultanément trente, cinquante ou cent moines appliqués. Chaque feuille était, une fois écrite, apportée dans un autre atelier, où d'autres moines l'illustraient. C'est pourquoi, s'il existe de cette époque de nombreux incunables traitant du même sujet, il n'y en pas deux qui soient tout à fait pareils. Certaines



THÉOPHRASTE RENAUDOT

traductions du grec ou du latin ont connu d'importants tirages, comme "L'ART D'AIMER" d'Ovide. Des livres profanes ont été de véritables best-sellers, comme le "DE ARTE VENANDI CUM AVIBUS", écrit de sa propre main par l'empereur Frédéric II, qui a également indiqué les illustrations par ses croquis. De la Perse à la Scandinavie, de l'Irlande à la Russie, tous les seigneurs, musulmans ou chrétiens, se devaient de posséder ce classique de la chasse au faucon, sport noble par excellence, livre qui était d'ailleurs en même temps le plus remarquable des traités de sciences naturelles.

Vers 1450, Gutenberg, Coster et d'autres, en Rhénanie et aux Pays-Bas, reprirent à leur compte l'invention chinoise des lettres mobiles. La Réforme, peu après, fit de l'imprimerie son arme de conquête principale, inondant toute l'Europe de bibles, dont les Papes avaient interdit la lecture. En même temps commencèrent à paraître les premiers journaux. Tout d'abord, vers 1500, les *Relations semestrielles*, sorte d'almanach donnant à l'occasion des foires de Francfort des nouvelles économiques, commerciales et politiques. Puis un mensuel à Prague. Puis un hebdomadaire — les *Weekly News* — à Londres. A Paris, en 1631, le Cardinal Richelieu autorisa le Dr. Théophraste Renaudot à publier *La Gazette*, par privilège exclusif du roi, dont elle sera le porte-parole. En 1660 paraîtra le premier quotidien européen : la *Leipziger Zeitung*, imprimée en allemand. Les Anglais suivent 42 ans plus tard, avec le *Daily Courant* et les Français, 117 ans après les Allemands, avec le *Journal de Paris*, premier quotidien français, publié en 1777.

L'évolution de l'édition de livres est parallèle. A noter que le seul Etat où la presse soit entièrement libre est les Pays-Bas. En conséquence, de nombreux auteurs et éditeurs d'autres pays viennent y faire imprimer leurs textes, qu'ils passent ensuite en fraude chez eux, où le Pouvoir imprime ses propres vérités officielles, mais censure et réprime impitoyablement les autres, comme aujourd'hui en U.R.S.S. et dans les pays européens satellisés.

Partout, au milieu du XVIII^e siècle, les Gouvernements rendent très difficile, sinon impossible, la diffusion d'informations jugées non conformes à leurs intérêts. Les mesures préventives et répressives sont impitoyables. Pourtant, à Genève par exemple, il y a déjà un net progrès. On ne brûle plus nécessairement l'auteur avec ses livres déplaisants, comme Michel Servet deux siècles plus tôt. On se contente de bannir



PETIT LEVER D'UN GRAND FEUILLETONNISTE
GRAVURE DE GRANVILLE POUR « JÉRÔME PATUROT » DE LOUIS REYBAUD

le citoyen Jean-Jacques Rousseau avant de brûler ses oeuvres.

A l'autocratie des princes succède l'anarchie passagère de la Révolution, qui voit surgir des journaux éphémères par centaines, puis le premier Grand Simplificateur des temps modernes, Napoléon, qui fait table rase de la presse libre. Ce n'est que bien après sa disparition que s'imposent, partout, les journaux tels que nous les connaissons. Il leur fallait d'abord un climat de relative liberté, puis l'invention de la publicité, c'est-à-dire l'idée de vendre une partie de l'espace du journal à des commerçants désirant faire connaître leurs produits contre la location d'un certain nombre de centimètres carrés ou de lignes. Enfin, c'est la presse qui, la première, a bénéficié de l'invention du télégraphe et du téléphone.

LA PRESSE POUR LA MASSE

En 1830 paraît à Londres le *Penny Magazine*, coûtant un sou, illustré, hebdomadaire et gravé sur bois. En 1833, à New York, Gordon Bennett, propriétaire du *Herald* quotidien, ouvre ses pages aux annonces. Il crée la presse à bon marché, les bénéfices de la publicité compensant le coût exorbitant de l'information. Enfin, à Paris, le 1er juillet 1836, Emile de Girardin lance *La Presse*, le premier journal français populaire, au prix minime de deux sous, et visant de gros tirages pour vendre très cher les pages de publicité. Pour obtenir de gros tirages, il faut appâter le public, la grande masse, avec des sensations fortes. D'où son mot-d'ordre : *Du sang à la Une !* C'est-à-dire, en première page déjà, des gros titres annonçant des accidents, des crimes, des guerres, des faits divers équivoques, des scandales juteux.



Tous les éditeurs avisés lui emboîtèrent le pas. Un des plus célèbres a été William Randolph Hearst – le “CITIZEN KANE” immortalisé par le film – qui a personnellement déclenché la guerre des Etats-Unis contre l’Espagne, à propos de Cuba, pour faire monter le tirage du *World*, son journal, et avoir ainsi une meilleure plate-forme pour sa candidature à la présidence des Etats-Unis. Il avait envoyé deux journalistes à Cuba, avec la mission de révéler les atrocités commises par les Espagnols sur une population sans défense. Après quinze jours d’enquête, les reporters avisèrent leur patron que Cuba était paisible, les gens heureux et qu’il n’y avait pas trace d’atrocités. Hearst leur envoya aussitôt le télégramme suivant : “*Never mind. Décrivez crimes. Je fais la guerre*”.

Le terrible Yankee, heureusement, suivit un autre exemple de Girardin : celui de publier des romans feuilletons écrits par les plus grands noms de l’époque. A Paris : Chateaubriand, Lamartine, Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Théophile Gautier, Gérard de Nerval. George Sand, dont le pseudonyme était “Vicomte Launay”, signait la première “chronique bien parisienne”. Et Staal, Grandville, Daumier, illustraient ces romans, dont la technique s’affinaît de mois en mois. On dit qu’Alexandre Dumas était le maître incontesté des interminables dialogues entre personnages ne disant chacun que deux ou

trois mots. La raison ? Il était payé à la ligne. Mais l’art des arts était la “chute” du feuilleton, avant les mots fatidiques : “Suite au prochain numéro”. Louis Reybaud, dans “JÉRÔME PATUROT”, fait donner la recette par un rédacteur en chef, qui lit la fin d’un épisode :

“Mais quel fut son effroi, quand elle vit sortir des parois du mur qui faisait face à sa couche un bras et une main livides tenant par les cheveux une tête ensanglantée et défigurée. QUELLE ÉTAIT CETTE MAIN ?... QUELLE ÉTAIT CETTE TÊTE ?... Suite au prochain numéro.” Voilà, môtieur, reprit le rédacteur en chef, ce que j’appelle arrêter un feuilleton. C’est-à-dire que, sur deux millions de lecteurs, il n’en est pas un qui ne voudra savoir ce que c’est que cette tête si hardiment suspendue entre deux numéros. Prenez modèle là-dessus ! ”

Tout le problème commercial de la presse tient en ceci que la feuille imprimée vaut, disons, un franc le matin à 8 h. et le soir à 8 h. un franc le mille – au poids du papier. Peu de commerces – même l’alimentation – sont basés sur une denrée aussi périssable, avec des risques aussi considérables. Si, à un franc, vous avez dix mille acheteurs, à dix francs vous n’en avez plus que mille, à cent francs plus que cent... et le but même du journal : atteindre la masse la plus large possible, n’est plus atteint. Il faut donc au journal un appoint autre que ce que ses lecteurs sont disposés à payer. Et plus le journal se vendra bon marché, plus cet appoint devra être élevé. Le journal est le seul produit commercial que ses consommateurs paient bien en-dessous de son prix de revient, qui sera d’autant plus élevé que le journal sera mieux fait, avec de meilleures informations, mieux contrôlées ; de meilleurs correspondants, plus compétents ; de meilleurs rédacteurs, plus expérimentés et de meilleurs collaborateurs, mieux rétribués. Cet appoint se fera sous forme d’espace, vendu à des commerçants pour leur réclame ; ou de subventions, plus ou moins occultes. Cet appoint se paiera en outre de servitudes plus ou moins pesantes, allant d’une certaine autocensure de la rédaction, dans le but de ne pas perdre, et si possible de gagner des lecteurs, et des annonceurs. Telle est la situation de la presque totalité de nos journaux, dans le monde occidental. La tendance est à la concentration : les plus gros éditeurs avalant les petits ; elle est à l’uniformisation : loin des positions tranchées, sur le plan politique, reli-



Emile de Girardin, par GILL.

Suite en page 9



40 FRANCS
PAR AN
POUR PARIS.

LA PRESSE

48 FRANCS
PAR AN
POUR LES DÉPARTEMENTS.

LE SEUL JOURNAL FORMAT DOUBLE DE CELUI DU SIÈCLE

Au prix de 40 fr. pour Paris et de 48 fr. pour les départements

RUE MONTMARTRE, N. 131, DERRIÈRE LA BOURSE, EN FACE DU MARCHÉ SAINT-JOSEPH.

Fondée le 1^{er} juillet 1836, la *Presse*, journal des principes monarchiques et des intérêts populaires, occupe, parmi les journaux français, le rang qu'occupe le *Times* parmi les journaux britanniques; elle assiste le gouvernement sans être dans la dépendance d'un cabinet; elle distingue entre les principes qui font la force et la durée du pouvoir, et les actes qui, trop souvent, en font la faiblesse et l'instabilité. CONTENIR ET MAINTENIR, telle est la double limite de son concours et de son opposition.

Conséquente avec ses doctrines économiques en matière d'impôt, lesquelles consistent à prétendre que, plus les taxes prélevées sur le contribuable sont modérées, et plus elles sont productives, la *Presse*, sans se laisser arrêter par les attaques des journaux radicaux, a montré que ce qui, pour elle, était, en théorie, article de foi, n'était pas, dans l'application, objet de doute! Elle faisait des bénéfices considérables; elle n'a pas hésité à en consacrer la plus forte part à l'agrandissement de son format.

En 1856, lorsque la *Presse* vint prendre place dans le journalisme à 80 francs, des intérêts blessés se récrièrent violemment et nièrent qu'elle pût marcher sans augmenter, tôt ou tard, son prix d'abonnement! C'est en marchant qu'elle a répondu à ses négateurs.

Non-seulement elle a triomphé de toutes les hostilités, de toutes les incrédulités, non-seulement elle les a contraincés à marcher plus ou moins timidement, plus ou moins tardivement à sa suite, non-seulement elle s'est maintenue sur ses bases, mais encore elle a doublé son format SANS AUGMENTER SON PRIX; elle l'a même réduit pour Paris de 48 à 40 fr., consacrant ainsi la première révolution parce qu'elle avait été faite par une seconde non moins radicale, non moins décisive.

Doublez l'étendue de son format sans augmenter son prix d'abonnement, par le fait, n'était-ce pas encore réduire celui-ci de moitié?

Grâce à cette augmentation de son format, qui lui a permis de compléter le cadre de sa rédaction, la *Presse* publie :

Tous les jours, un *Roman-Fuilleton* de cinq cents lignes, signé des noms les plus célèbres de la littérature;

Un *Fuilleton commercial* donnant le cours de tous les effets publics, actions de chemins de fer, actions diverses cotées au parquet et hors parquet et marchandises; les déclarations de faillites et toutes les nouvelles de quelque importance intéressant l'agriculture, le commerce et les expéditions maritimes;

Un *Bulletin du monde judiciaire*, où il est rendu compte de tous les procès de quelque intérêt.

Toutes les semaines :

Le lundi, un *Bulletin du monde théâtral*, par M. THÉOPHILE GAUTHIER;

Le mardi, un *Bulletin du monde littéraire*, ou compte rendu de tous les ouvrages importants, par M. EUGÈNE PELLETAN;

Le mercredi, un *Bulletin du monde agricole*, ou compte rendu de tout ce qui intéresse le progrès et la prospérité de l'agriculture, par M. PAYEN, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de la société royale et centrale d'agriculture; MOLL, professeur d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers, et ÉLYSÉE LEFÈVRE;

Le jeudi, un *Bulletin du monde scientifique*, ou compte rendu des travaux de l'Académie des sciences, de l'Académie de médecine, de la Société d'encouragement, etc., etc., par M. DOYÈRE, professeur à l'École centrale des arts et manufactures;

Le vendredi, un *Bulletin de l'armée*, lettres écrites de la caserne;

Le samedi, un *Bulletin du monde*, le *Courrier de Paris*, par M. le vicomte CHARLES DE LAUNAY;

Le dimanche, un *Bulletin du monde religieux*;

Divers articles *Variétés* par les critiques les plus exercés.

FEUILLETONS :

(En cours de publication depuis le 30 mai, HUIT volumes ont déjà paru.)

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

PAR ALEXANDRE DUMAS.

Tous les abonnés nouveaux recevront gratuitement les HUIT volumes qui ont déjà paru de cet ouvrage palpitant d'intérêt, qui embrasse toute la fin du dix-huitième siècle et toute la première partie du dix-neuvième. Œuvre de prédilection de l'auteur de la REINE MARGOT, des TROIS MOUSquetaires et de MONTE-CRISTO, les MÉMOIRES D'UN MÉDECIN sont appelés à reproduire le succès si éclatant et si populaire de ses devanciers.

La première partie comprend le temps écoulé depuis le mariage de Marie-Antoinette jusqu'à l'année 1786.

La seconde partie comprendra les six années de 1789 à 1794, c'est-à-dire depuis la prise de la Bastille jusqu'à la démolition charrette.

Puis viendront tour à tour le Directoire, l'Empire, la Restauration; tous les événements contemporains reparaîtront ainsi devant nos yeux.

En vertu d'un traité authentique, conclu pour cinq années, dont l'enregistrement a coûté 3.500 fr., M. Alexandre Dumas ne peut publier de feuilletons que dans la *Presse* et le *Constitutionnel*. M. Alexandre Dumas s'est obligé de livrer à la *Presse* 9 volumes par an, 45 volumes en cinq années ou 800 feuilletons environ.

Paraîtront successivement :

LES PAYSANS
PAR M. DE BALZAC.

VALCREUSE

PAR M. JULES SANDEAU.

LE VEAU D'OR

PAR M. FREDÉRIC SOULIÉ.

En avril 1848 :

CONFIDENCES

PAR

M. ALPHONSE DE LAMARTINE

Cet ouvrage, appelé à vivre éternellement et à prendre, dans les bibliothèques, le rang des *Confessions* de J. J. Rousseau, a été acheté et payé quarante mille francs par les propriétaires de la *Presse* à M. de Lamartine. Ce sont les Mémoires de sa jeunesse.

A l'époque réservée par l'auteur :

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

PAR

M. PAR LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

Le droit de publier ces importants Mémoires, écrits pour la postérité, a été acquis par les propriétaires de la *Presse* moyennant une somme qui dépasse cent mille francs.

gieux, social, mais du gris sur gris, avec un peu de tout pour tout le monde, des gros titres alléchants recouvrant trop souvent le néant, une prudente neutralité quand il s'agit de critiquer des gens soutenus par d'importantes institutions, et, enfin, une prolifération de la publicité, ouverte ou camouflée, qui va jusqu'à distribuer gratuitement des feuilles composées uniquement d'annonces, avec un ou deux articles alibi. Ce sont des mass media de la publicité, qui n'ont plus rien de commun avec la presse et moins encore avec la littérature. Cette évolution est pratiquement la même partout, dans ce qu'il est encore convenu d'appeler le Monde libre, le monde des démocraties dites libérales, le monde, occidental, de l'économie de marché. Dans les autres pays, même les dernières libertés, si âprement défendues par la presse

chez nous — en particulier ce qui reste de la liberté de rechercher la vérité, de se former une opinion et de la publier — ont disparu. Les journaux ne sont plus que des instruments du pouvoir. Ils impriment ce que les Gouvernants veulent qu'ils impriment, taisent ce qu'ils veulent qu'ils taisent. Les journalistes ne sont que des fonctionnaires, des soldats au service du Pouvoir.

Pour ne citer qu'un exemple : la "Pravda" des mois d'août et septembre 1980 (le mot Pravda veut dire "vérité") n'a presque pas mentionné les événements de Pologne. Elle n'a jamais parlé des revendications des ouvriers, ni des syndicats libres, ni du droit de grève, ni des magasins réservés aux privilégiés du régime, ni de la capitulation du gouvernement. Mais elle a

Suite en page 10



parlé de provocations de la C.I.A. Et les centaines d'émetteurs de brouillage construits tout autour de l'URSS ont été remis en service nuit et jour. Aucune nouvelle provenant du monde occidental n'a pu pénétrer dans l'univers concentrationnaire. Les 260 millions d'habitants de l'Union soviétique sont presque entièrement soumis à la volonté du Politburo. Il y a dans ce pays des centaines de petites feuilles locales sans importance, mais seulement deux grands quotidiens, dont la "Pravda" que je viens de nommer. Les mass media soviétiques sont totalitaires. Et tout le reste est littérature. Ah oui ! j'ai dit "presqu'entièrement". Il y a le "samisdat", la presse et l'édition clandestine. Et il y a le fait que les habitants de l'URSS, comme ceux de tous les pays soumis à la censure, à la propagande, à la désinformation systématique, sont passés maîtres dans l'art de lire entre les lignes. J'ai eu l'occasion, en tant que fonctionnaire international envoyé en mission sur le rideau de fer, d'interroger des centaines de réfugiés de l'Est — après l'érection du mur de Berlin, après la révolution de Budapest — ils étaient étonnamment bien informés de choses qui n'avaient jamais été publiées dans leurs mass media, ou qui avaient été entière-



GAMBETTA ET ROCHEFORT

HENRI ROCHEFORT — par GILL



ment dénaturées. Je ne m'allongerai pas plus longtemps à propos de la Presse, sinon pour regretter que celle de chez nous, pour des motifs purement commerciaux, voit partout sa qualité baisser. Les lecteurs sont matraqués de nouvelles sensationnelles au détriment d'explications intelligentes. Pire : la division entre informations pures et leur interprétation subjective est de plus en plus floue, sinon tout à fait ignorée. Et les sources sont de moins en moins bien indiquées. Les journaux d'opinion disparaissent. Les journaux d'information publient des opinions jusque dans les colonnes des nouvelles. Le sens des responsabilités disparaît de plus en plus et, sous prétexte de liberté de la presse, on puise aux sources frelatées, on paie des délateurs, on se glorifie du vol de documents. Vous aurez reconnu dans cette description une certaine presse américaine. Tous les journaux de l'Occident ne sont certes pas comme cela et tous ne cherchent pas non plus à le devenir, mais il y a un danger certain, celui de pervertir, de pourrir, la vraie presse libre, et de porter ainsi un coup mortel à la démocratie occidentale. La hantise du tirage, qui doit à tout prix augmenter, est la plaie de notre presse.

Suite au prochain numéro.



Les Laiteries Réunies à Plan-les-Ouates

RE-IMPLANTATION AGRO-ALIMENTAIRE

par Gérard CHARLES *directeur général*

*lic. ès sc. commerciales de
l'Université de Genève*



L'AGRO-ALIMENTAIRE

L'agro-alimentaire est à la mode depuis que le Président Giscard d'Estaing l'a désigné comme étant le "pétrole vert" de la France. Tout récemment, nous avons appris que Monsieur Raymond Barre, Premier Ministre, l'a introduit dans les sept priorités du 8ème plan français. Les revues économiques en traitent souvent et l'on peut y lire entre autres que le taux de croissance de cette branche est faible, que les marges y sont à peine suffisantes pour assurer le renouvellement de l'équipement et que bien souvent c'est un secteur victime "du blé cher et du pain bon marché". En Suisse, seul 1/3 du marché est totalement ouvert à l'industrie agro-alimentaire non intégrée à la distribution; les 2/3 le sont à titre complémentaire pour une part variable selon l'une ou l'autre de nos grandes chaînes nationales de distribution et selon qu'elle a poussé plus ou moins son intégration verticale.

ENTREPRISES D'ETAT ET MONOPOLE

L'idée que les Laiteries Réunies sont une entreprise du genre TPG ou SI, subventionnée et jouissant d'un monopole, est assez répandue. Ces deux entreprises de référence dépendent du droit public, sont des régies autonomes, indépendantes de l'Etat il est vrai, mais sous son contrôle au travers des institutions politiques de la République. Cependant trois critères font défaut aux Laiteries Réunies pour qu'elles puissent prétendre à un statut semblable :

- 1) Les producteurs de lait sont en trop petit nombre.
- 2) Sans les Laiteries Réunies, la mise en valeur de la production de ces derniers, donc leur existence, ne serait pas en danger car la centrale laitière de Lausanne pourrait aisément étendre ses tournées de collecte jusqu'à Genève.
- 3) Sans les Laiteries Réunies, l'approvisionnement de la population en produits laitiers ne risque pas d'être compromis car la Suisse a bien assez de lait et est largement équipée pour satisfaire les besoins de la population du Canton.

ROLE D'UTILITE PUBLIQUE

Néanmoins, il est vrai que les Laiteries Réunies remplissent un rôle d'utilité publique comme les douze autres fédérations laitières suisses, regroupées comme elles au sein de l'Union Centrale des Producteurs suisses de Lait à Berne. Ce rôle leur est dévolu par le Conseil fédéral et plus particulièrement par le Département de l'Economie publique; la structure très rigoureuse de l'organisation laitière, qui part du village, s'articule au niveau régional pour se regrouper sur le plan national, constitue en effet un dispositif idéal pour l'application des directives fédérales. Les Laiteries Réunies sont donc un organe démultipliateur pour le recensement de la production laitière sous l'angle administratif et pour son contrôle sous celui de l'hygiène publique. Les fédérations laitières ont ainsi la charge du monopole de la collecte, mais sont soumises aux règles de la concurrence pour la vente proprement dite.



SUBVENTIONS ET COMPTE LAITIER

Les subventions, quant à elles, sont destinées à l'agriculteur et en matière laitière toutes les ressources et toutes les dépenses du système sont regroupées dans le "compte laitier" de la Confédération. Deux grands principes sont à la base de cet édifice :

La garantie du prix payé au paysan et la prise en charge de toute sa production.

Les produits laitiers frais se vendent au prix qu'ils coûtent. En revanche, le beurre, le fromage et la poudre de lait bénéficient de "prix compensés". Les relations physiques de la transformation du lait sont connues; par exemple, 10 litres de lait procurent 1 litre de crème ou 1 kilo de fromage, 25 litres de lait produisent 1 kilo de beurre et 11 litres de lait écrémé restituent 1 kilo de poudre. En revanche, les relations économiques dépendent des prix fixés par l'autorité. Si l'on vendait le beurre au prix qu'il coûte (environ Fr. 15.- le kg à la production), les consommateurs risqueraient de se rabattre sur des produits de substitution. Comme le beurre s'achète à Fr. 2,23 le kg en moyenne sur le marché mondial (1978/79) sous la pression des surplus internationaux, c'est un organisme de droit public, la BUTYRA, qui peut seul importer du beurre de l'étranger; cela permet une péréquation avec le beurre indigène afin d'abaisser le prix de ce dernier. Donc, moins on fabrique de beurre en Suisse plus la BUTYRA en importe et mieux le compte laitier se porte.

Pour ce qui les concerne, les Laiteries Réunies contribuent nettement plus au compte laitier qu'elles n'en retirent. Les contributions qu'elles versent sont les taxes à la consommation prélevées sur certains produits et ce qu'elles en obtiennent sont les indemnités pour le financement du coût supplémentaire des laits de secours. Ces derniers sont destinés à la seule consommation sous forme de lait frais et proviennent de la région de Saint-Gall-Appenzell; néanmoins, l'acheminement des laits "de secours" pour Genève grève de 16 ct par kg le compte laitier, alors que la transformation des laits en beurre le charge de 50 ct et en fromage de 25 ct par kg.

ENTREPRISE DE SERVICES

Les Laiteries Réunies constituent une entreprise de services : elles ont réalisé en 1979 un chiffre d'affaires de 182 millions de francs en portions prêtes à la consommation; le prix moyen de l'unité-article n'est que de Fr. 1,43, 2.200 articles sont offerts, alors que le chiffre d'affaires par commande ne s'élève qu'à 254 francs pour environ 2.600 commandes par jour. Le nombre de manutentions journalières en unités-article s'élève à près d'un demi-million et 230 tonnes sont quotidiennement livrées à une clientèle d'environ 7.000 points de vente. 580 employés assurent le fonctionnement de cette fourmillière et 105 véhicules de distribution parcourent près de 2 millions de kilomètres par année, soit le tour de la terre tous les 6 jours.

L'APPROVISIONNEMENT EN LAIT ET L'ENVIRONNEMENT

Les sociétaires de Genève assurent le 11 % de l'approvisionnement des Laiteries Réunies, ceux de La Côte (VD) le 31 % et ceux des Zones franches le 48 %, le complément venant pour 5 % de la Fédération laitière vaudoise-fribourgeoise voisine et pour 6 % de la Fédération laitière de Saint-Gall-Appenzell. La part des sociétaires genevois dans l'apport des sociétaires a régressé en 20 ans de 36 % à 12 %. La production des Laiteries Réunies ne correspond qu'à 1,5 % de la production laitière suisse : 42 millions de kg par an alors que leurs confrères vaudois en produisent 234 millions, ceux du "Nord-ouest" (Bâle) 233 millions, ceux du "Nord-est" (Zürich-Winterthur) 456 millions, ou encore ceux de Berne



640 millions. Les Laiteries Réunies réalisent 80 % de leur chiffre d'affaires au niveau régional; le développement national est très difficile du fait de la saturation de la consommation et de la surcouverture concurrentielle du marché. Quant au développement international, il est carrément impossible du fait du prix de la matière première.

LE CHOIX ENTRE 3 DESTINS

Dans le cadre de leur réimplantation, les Laiteries Réunies étaient face à un choix fondamental entre trois voies :

- la superconcentration sous forme d'une holding nationale de tous les organismes laitiers du monde agricole;
- la fusion avec les confrères de Lausanne;
- la relance de leur destin régional.

L'idée de la holding, développée par les organismes de faïte de l'industrie laitière, s'inspirait du modèle scandinave; elle a été vigoureusement combattue, car Genève n'aurait pesé d'aucun poids dans une organisation aussi monolithique. La fusion avec les confrères de Lausanne aurait constitué une solution moyenne de nature à renforcer les deux sociétés. Après cinq ans d'effort soutenu, particulièrement de la part des Laiteries Réunies, une assemblée générale extraordinaire de la fédération lausannoise a rejeté cette formule de concentration à 52 % de majorité. Un article exaltant le patriotisme vaudois paru la veille a probablement déplacé les 3 voix qui ont fait de justesse pencher la balance (c'était en février 1975).

LA RELANCE DU DESTIN REGIONAL

Dès lors, les Laiteries Réunies décident de renforcer leur capacité concurrentielle et leur potentiel d'indépendance.

En 1976, une opportunité de vendre la parcelle de la centrale laitière actuelle a conduit au lancement d'une étude technico-économique préliminaire de reconstruction indépendante. En juin 1977, cette étude était déposée, il en résultait un investissement de l'ordre de 50 millions de francs et des frais financiers supérieurs aux économies d'exploitation réalisables. Trois options se présentaient :

- a) décider en 1977 de construire pour un transfert en 1982;
- b) différer de 5 ans pour transférer en 1987;
- c) rénover la centrale existante pour 20 ans.

LE DILEMME DE LA DECISION : faire ou ne pas faire ?

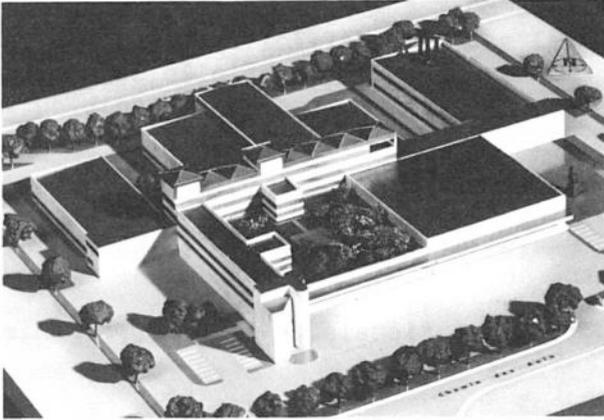
Contre la reconstruction :

Conjoncture défavorable - pas d'arrangement avec les confrères d'où une tension accrue sur le marché - situation excentrique de Genève - précarité de l'approvisionnement en lait.

Différer la décision / conséquences : entretien toujours plus dispendieux - impasse par rapport à la branche - asphyxie progressive de l'exploitation - condamnation à terme de l'entreprise.

Rénover la centrale existante pour 20 ans / conséquences : dépenses de renouvellement très élevées pour le maintien de mauvaises conditions générales de situation.

Voir maquette : 12.000 M2 construits au sol sur parcelle de 37.371 M2,
23.000 M2 plancher construit.



Pour la reconstruction : Opportunité de vendre le terrain et de le libérer que 5 ans plus tard - bonnes dispositions de l'Etat de Genève envers le secteur secondaire - terrain en zone industrielle de Plan-les-Ouates bien situé - maintien de 600 emplois et d'un tissu de relations économiques représentant une redistribution annuelle de 150 millions de francs - rénovation du quartier des Acacias et construction de 260 logements pour environ 70 millions de francs. Ce bilan militait donc plutôt en faveur de la décision de reconstruire, mais avec un risque entrepreneurial marqué exigeant la recherche et de marché.

la mise en oeuvre de nouveaux segments

En novembre 1977, une assemblée générale extraordinaire des délégués décidait par 897 voix contre 28, c'est-à-dire à 97 % de majorité, de vendre les terrains des Laiteries Réunies et de reconstruire.

LA COMPLEMENTARITE DE GENEVE ET DE SON ARRIERE-PAYS

Cette complémentarité s'est trouvée renforcée dans le cadre du fédéralisme suisse, qui autorise le particularisme régional : la centrale laitière de Genève repose en effet sur l'équilibre naturel entre l'agglomération genevoise et la campagne environnante, même située hors des frontières nationales. En termes d'intérêt général, il est évidemment plus avantageux de collecter le lait de la région française voisine plutôt que de le faire venir à grands frais de l'autre extrémité de la Suisse et plus logique aussi sous l'angle des débouchés naturels.

L'INGENIERIE LAITIERE

L'étude de détail pouvait commencer, l'ingénierie en constitue le point central : choix des diverses technologies, conception des processus de traitement, de fabrication et de conditionnement, interactions multiples entre des opérations très diverses et rendues complexes par le milieu biologique. Ce dernier est concrétisé par l'instabilité des produits, dont la durée de vie est extrêmement brève et exige le respect de l'hygiène la plus stricte. En fait, l'ingénierie détermine le degré de compétitivité de l'entreprise future.

LE PROFIL D'ENTREPRISE DEFINI ET SES CONSEQUENCES

Pour gagner du temps et de l'argent, la dernière mise au point des détails est décidée au fur et à mesure de l'avancement de l'étude et des travaux. L'optimisation des moyens futurs est ainsi privilégiée de préférence à la précision dans les descriptifs préliminaires et dans les budgets initiaux. La finalité est en effet d'obtenir la meilleure combinaison des moyens de production au profit de la plus grande diversification. Le succès futur de l'entreprise dépend de l'appréciation portée sur les éléments constitutifs suivants : souplesse, ouverture aux opportunités, capacité d'exploiter des créneaux fins; cette préoccupation se situe au-delà du montant de l'investissement, donnée importante bien sûr, mais pas seule déterminante en milieu confiné et compétitif.

Après avoir réimplanté en 1967 dans la zone industrielle de Carouge-La Praille leur fabrique de glaces alimentaires et leur fabrique de charcuterie-boucherie, les Laiteries Réunies auront ainsi relancé durablement leur destin au service de la collectivité régionale.

G. CH.



ICE et AA :

UNE NOUVELLE EPOQUE GLACIERE AU CERN

ICE = glace ?

NON ! ICE = Initial Cooling Experiment

AA = Alcoolique Anonyme ?

NON ! AA = Accumulateur d'Antiprotons

Les anti-protons sont aux protons ce que les anti-mottes de terre sont aux mottes de terre.

En bêchant un jardin, l'extraction d'une motte de terre crée immédiatement un trou ressemblant à cette motte sous bien des rapports (volume, proportions, etc.). En physique des particules, ce trou est appelé anti-motte. D'une manière analogue, à un proton (ou à une particule) correspond un anti-proton (une anti-particule) se ressemblant par la masse, les propriétés, etc.). L'anti-particule est l'image dans un miroir de la particule (+ devient -, gauche devient droite, haut devient bas, etc.).

Quand une motte rencontre son anti-motte, elles s'annihilent réciproquement et il ne reste plus que ce qu'il y avait au départ.

Quand une particule rencontre son anti-particule, elles s'annihilent réciproquement et il ne reste plus que l'énergie qu'il y avait au départ.

LE CERN INSOLITE

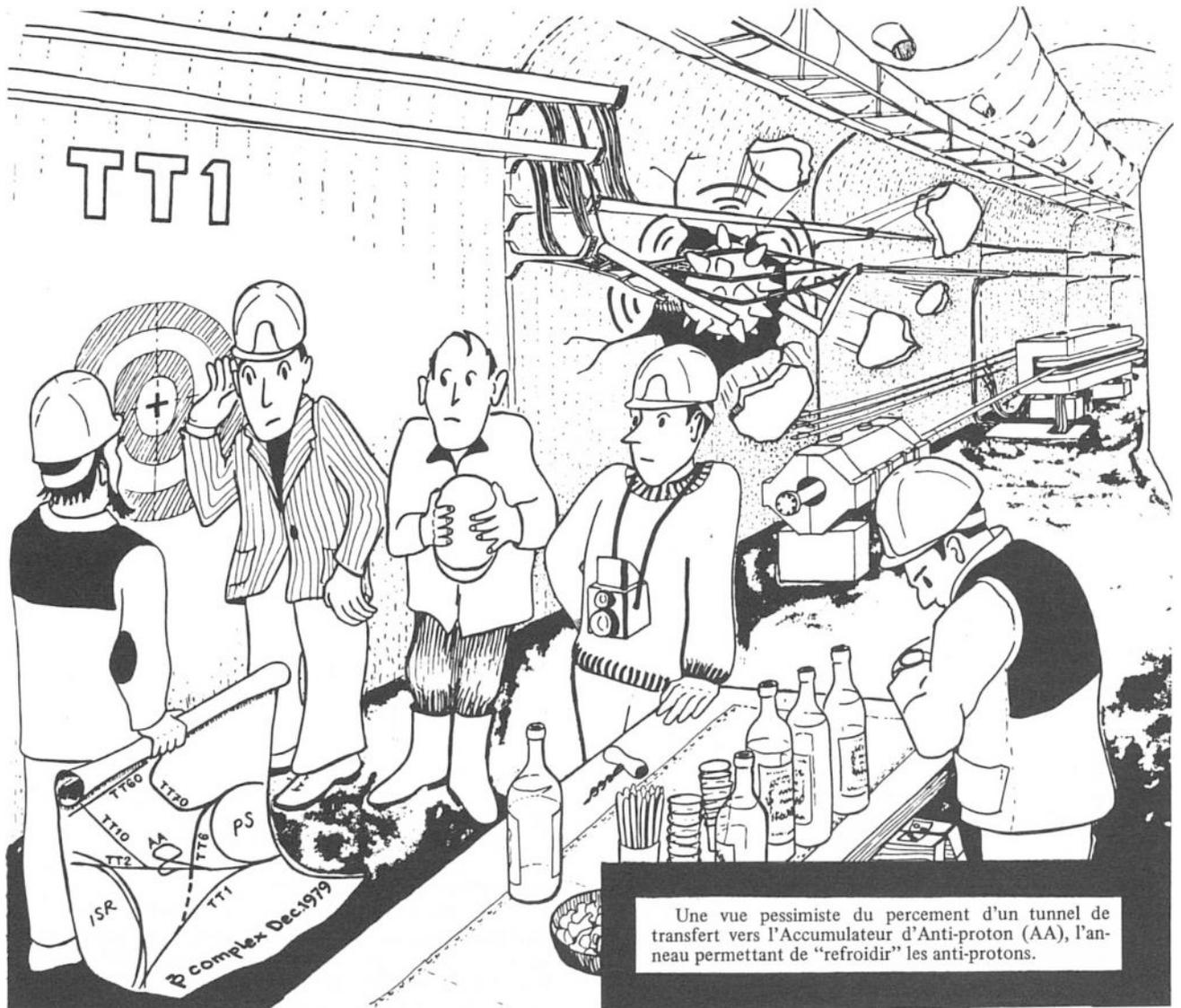
par Roland MESSERLI



Roland Messerli

QUESTION : comment peut-on stocker des anti-protons dans un tore (tube circulaire) constitué de protons ?

Suite page 16.





Classe Industrie et Commerce ; Classe Agriculture et Art de Vivre :

Vendredi 5 décembre
20 h. 30

Salle des Abeilles du Palais de l'Athénée

L'ILLUSION DE LA DÉTENTE

Conférence de M. Patrick WAJSMAN, Paris.

Patrick WAJSMAN enseigne les relations internationales à l'Institut d'Etudes Politiques et à la Faculté de droit de PARIS.

Il est éditorialiste au FIGARO et dirige la revue POLITIQUE INTERNATIONALE qui est la plus importante publication francophone consacrée aux questions internationales, une sorte de " FOREIGN AFFAIRS à la française "

Il est l'auteur de divers ouvrages d'analyse politique dont le dernier, paru en 1977, " L'illusion de la détente " est considéré comme l'un des livres-clés sur les rapports Est-Ouest.

Patrick WAJSMAN est également directeur de collections et conseiller littéraire dans l'un des plus importants groupes d'édition français où il s'occupe des ouvrages politiques et historiques.

Enfin, il est très souvent invité par les radios et télévisions françaises et étrangères afin d'y commenter les grands événements internationaux.

Suite de la page 16 :

LE 17 NOVEMBRE, AVEC ROLAND MESSERLI PARLANT DU CERN INSOLITE et vous invitant au voyage dans les entrailles de Meyrin, il ne sera pas interdit de cogiter. Car, Einstein vous l'a dit, tout est bien plus relatif qu'on ne le croit. Notre humanité elle-même vit dans une sorte de "chambre à bulles", dont Pierre CHENU, dans " *Histoire et Foi*", a rappelé quelques données :

- Nous sommes à 15 milliards d'années du Temps zéro. La première tombe humaine a 40 à 50'000 ans, pas plus. Donc, la durée de l'homme représente $1/250^e$ du temps de l'hominisation (hypothèse courte) à $1/1000^e$ (hypothèse longue), soit : $1/62\ 500^e$ du temps de la vie ; $1/125\ 000^e$ du temps de la terre, $1/350\ 000$ du temps du Cosmos.

- Nous avons deux mémoires :
LA MEMOIRE GENETIQUE : 10^{13} neurones ; 10^{15} synapses . Leur complexité laisse loin derrière elle la relative simplicité des galaxies de 10^{11} étoiles en moyenne. Répète : 10 puissance 11 contre 10 puissance 13 et 15.

LA MEMOIRE CULTURELLE : Elle est le fruit de nos 300 milliards de destins depuis la première tombe, il y a 50 000 ans.



VENDANGES

par Louis BERGUER, ancien président de la Société des Arts

Vendanges, ah les vendanges ! Mot fastueux qui prévoit ou célèbre la fête, paraît au premier coup d'oeil offrir ou enchanter un but qui, comme tout autre, est plutôt un départ ; mieux, pour le vin, une nouvelle naissance.

Mot sorti de la bouche des hommes sitôt qu'ils eurent planté un cep et goûté l'ivresse de ses fruits. Mot qui a parcouru, ceint de pampres, tous les siècles ; mot qui a vécu, fidèle à lui-même, un parcours aussi durable, sinon plus, qu'une église, une religion ; qui, aujourd'hui encore, est généreux d'autant de joies. Avec une remarque pourtant : parfois plus le vignoble se rétrécit plus la parade est somptueuse. Voyez Neuchâtel.

Mais la vendange ne touche pas que le raisin. Elle opère aussi avec d'autres éléments qui lui fournissent diverses récoltes. Pourquoi les énumérer ? Chaque jour la vie en apporte un exemple qui cueille d'autres sujets mûrs. Elles ne sont pas toutes glorieuses de lumière. La plus sombre, la pire, la plus puissante, l'inévitable est la vendange des hommes qui comble la mort.

Je vous entends vous écrier : ce n'est pas votre sujet. Vous quittez le cortège rituel annuel et bienfaisant qui chante les grappes, les filles qui les cueillent et le vin futur. Nullement ; qu'en apparence. Les vendanges terminales, chauffées du soleil adouci de l'automne, ne sont que la victoire sur d'autres vendanges, tentées au cours d'une chaîne de mois par les ennemis de la vigne, ceux qui souhaitent sa stérilité, sa fin.

L'hiver ne s'éloigne pas d'un coup de ses palais de givre. Comme la femme de Loth il regarde en arrière, regrette parfois le site délaissé, reparaît et foudroie par le froid les pousses tendres et trop confiantes. Vendanges cruelles du printemps qui n'en ont que la date mais en endeuillent, flétrissent le visage. Avec un cynisme glacé elles ont dépouillé les seules précieuses, celles du fruit accompli. Quelle dé-

tresse pour le reste de l'an quand les sarments ne nourrissent que des feuilles sans enfants dorés !

Et le mildiou qui guette la pluie et quelque chaleur pour réussir ses vendanges funestes, s'insérer dans le feuillage ou la grappe, les teinter de taches douteuses, les achever par une nécrose précoce, déplorable. A l'automne comme il est court le sourire du vigneron ! L'oïdium veut aussi sa récolte. Il cultive avec une adresse furtive ses minuscules germes dont le visage ténu puis envahissant est l'aspect d'un péril mortel lui aussi. Ses victimes ont un air déchu avant l'heure, se rétrécissent, fondent et détruisent l'espérance d'un don indispensable.

Pas finies les vendanges funèbres ! Au bout de la course, au dernier tournant, (j'oublie la grêle et ses désastres) surgit, poudreuse et sale, la pourriture. Aidée d'un vers, d'une guêpe ou d'une pluie sans fin, elle saisit un premier grain, y prend goût, envahit les autres. Les meilleurs y passent. Les espoirs de celui qui les a soignés, aimés, se diluent à l'allure du pas plus ou moins rapide de ce dernier ennemi forcené. Si le dégât est grand ils finissent comme la grappe veuve de sa famille.

Les vendanges : une joie sans frontières si elles sont vastes mais toujours le présent d'un combat sans merci pour une victoire féconde. Ainsi tombent les lieux communs, les décors fallacieux, peints d'avance. Non, il n'y a pas qu'une seule vendange mais une riche tribu. Plusieurs conduisent aux pleurs, moins à l'épanouissement d'un coeur exaucé.

Elles ne sont pas soeurs l'une de l'autre. Les vaches maigres peuvent les brouter longtemps et les vases vides moisir. Puis, quand germe la détresse, soudain les souches se dépensent et rendent abondants tous leurs sarments. Alors le vigneron, comme le vin terminé, perd son amertume et vit deux richesses, celle de sa cave et celle de son bonheur.

Quittons les horizons généraux ; saisissons le nôtre et voyons nos ceps. Comme deux années l'une derrière l'autre, ainsi que Janus, peuvent présenter deux visages opposés ! La précédente, 1979, comme l'actuelle, n'en finissait pas d'un printemps maussade, traînant des lambeaux d'hiver, humide plus que nécessaire, ne vivant que quelques jours prédisant l'été. Elle nourrissait pourtant beaucoup de grappes longues. Par miracle la fleur a trouvé une éclaircie



Chouilly au repos des vigneronns, Photo Michèle Duperrex.

Avec la gracieuse permission de l'éditeur de "MERVEILLEUX GENEVE"

pour parfumer l'air et nouer presque tous ses grains. D'où une vendange intacte, fructueuse plus que promis. Grâce à des semaines de ciel pur elle a réussi une très belle maturité, chaude au gosier.

Cette année-ci des sarments, bien terminés par un automne libre de nuages, ont sorti de leurs bourgeons une multitude de grappes géantes, capables de remplir tous les tonneaux. Mais le Malin craignit que Bacchus ait les mains ou les lèvres trop riches. Il jeta la pluie froide sur une fleur tardive, ayant perdu l'espoir du beau temps. Cette étape essentielle franchie, les grappes, comme de longues bouches privées de trop de dents, ne gardèrent souvent que des grains épars. L'allégresse du vigneron en est freinée par quelque anxiété.

Une satisfaction majeure. Dans ces deux campagnes particulièrement difficiles les moyens actuels de défense contre les ennemis tenaces de la vigne ont triomphé. Mais quelle lutte dans des conditions détestables, quels frais pour activer un matériel presque trop onéreux et répandre sans répit des produits de combat dont la composition et le nom changent constamment du fait de la science et des maisons qui les créent ! Un vigneron qui s'endormirait, ne fut-ce que deux ans, ne retrouverait à son réveil presque rien de connu. Pourtant le résultat existe : les vignes sont sauvées de leurs pires maladies.

Pour récolter quoi ? Bien averti qui peut le préciser. La tradition répète qu'une vendange à l'aspect riche donne toujours plus qu'espéré. Qu'une maigre, à l'inverse, déçoit plus qu'on ne craint. Comment estimer la cueillette de souches aux fruits irréguliers en nombre et en grosseur ? Bien fort celui qui peut prédire tant de décis au mètre. Mieux vaut se résigner à encaver ce qui sera sauvé, à souhaiter que ce solde fasse oublier sa modestie variable par une qualité honnête. Ainsi on évitera une double grimace. A espérer aussi qu'un automne épanoui renforce assez les sarments pour qu'ils soient féconds l'an prochain. Qui vivra, verra !

Profond ou presque asséché, vous le savez, le flot du vin apporte toujours sa joie et son rire, son amitié fraternelle à ceux qui savent apprécier ses bienfaits, non les tourner en fléau. Les vendanges plutôt faibles de cette année respecteront cette coutume.

Leur possible disette, qu'au moment de ces lignes je ne peux chiffrer, est incapable par chance de diminuer l'image immense de la Fête des Vignerons, celle vécue ; ni empêcher que ne se prépare, malgré les déceptions et les obstacles, celle qui émerveillera son peuple de spectateurs ; tant qu'ils croiront que toutes les vendanges sont luxueuses. C'est ce qu'il faut !

Louis Berguer

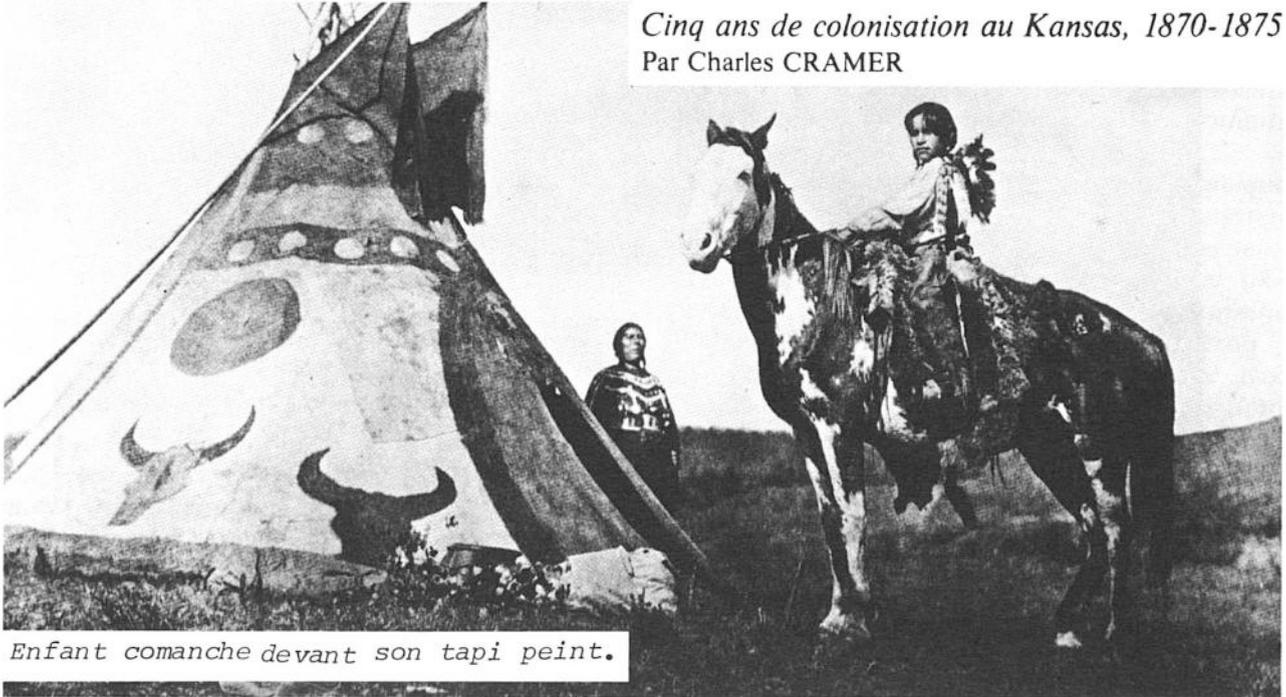


Notre roman-feuilleton

UN GENEVOIS CHEZ LES PEAUX-ROUGES

Cinq ans de colonisation au Kansas, 1870-1875

Par Charles CRAMER



Enfant comanche devant son tapi peint.

Charles CRAMER poursuit son récit devant les membres de la Classe de l'Agriculture, réunis au Palais de l'Athénée en janvier 1876. Après plusieurs années passées en Prusse et en Pologne, en qualité d'inspecteur agricole, il a émigré aux Etats-Unis en 1870. Il s'est établi dans le Kansas, pays des Indiens Comanches. La contrée est fertile, mais manque de bois, car d'année en année les feux de prairie ravagent tout. Au manque de forêts s'ajoute le manque d'humidité. De nombreux troupeaux ont été décimés. Ensuite est venue la plus effroyable des plaies : les sauterelles et, là où elles n'ont pas tout ravagé : les doryphores. Néanmoins la contrée s'est développée. Le chemin de fer a atteint Wichita, dont notre héros n'est éloigné que d'une vingtaine de miles. Les Indiens quittent définitivement la région, qui est ouverte pour l'émigration. Mais les premiers colons, dont Ch. Cramer, jouissent de la préemption law, récompense de leur courage.

Je reviens à mon récit. A la fin de février 1871, l'arpenteur du gouvernement vint établir nos limites et placer la maison de mon ami à peu près au centre de la propriété qu'il convoitait. Dès que les limites furent connues, nous pûmes nous mettre au labour sans risquer de travailler sur le terrain d'autrui. Une vingtaine d'acres furent rompus, non sans peine, pendant ce premier printemps, et nous les ensemencâmes en maïs. Quand vint l'automne, notre récolte qui, pour des terres vierges, était fort bonne, fut foulée et dévorée en peu de temps par de grands troupeaux de bêtes à cornes, sans que nous eussions aucun recours contre les propriétaires de ce bétail. En outre, nous avions à deux milles de notre ferme une douzaine de voleurs de chevaux, brigands de profession, et contre lesquels nous étions obligés de nous garder de jour et surtout de nuit. Du reste, pendant trois ans le revolver ne m'a jamais quitté, mais depuis deux ans il n'est plus aussi indispensable.

Au mois d'août la fièvre vint m'attaquer, et il me fallut huit mois et force quinine pour m'en débarrasser. Le 8 octobre, l'hiver vint nous surprendre, plus de deux mois en avance sur

l'année précédente; j'avais alors réuni sur mon propre terrain les poutres nécessaires pour un blockhaus; j'avais acheté près de deux cents bêtes à cornes que je voulais hiverner et engraisser au printemps suivant, car je voyais que l'agriculture proprement dite était presque impossible, tant que le pays n'était pas peuplé, et que le cultivateur ne pouvait se faire rendre justice contre les éleveurs de bétail qui avaient la haute main partout. J'avais préparé une centaine de tonnes de foin, et brûlé certaines bandes de terrain à quelques milles de ma maison, afin de protéger contre les feux de prairie une étendue de terre suffisante pour faire paître le bétail. Malgré ces précautions prises à l'avance, le feu vint un jour du sud, chassé par un vent très-violent, et les langues de feu franchirent tout l'espace que nous avions brûlé préalablement. Le feu ne me laissa qu'un dixième du pâturage d'hiver qui m'était nécessaire, mais la plus grande partie de mon foin fut sauvée. La dépense de forces que j'avais dû faire à cette occasion, déjà affaibli comme je l'étais par la fièvre, m'attira une violente inflammation d'entrailles, de la-



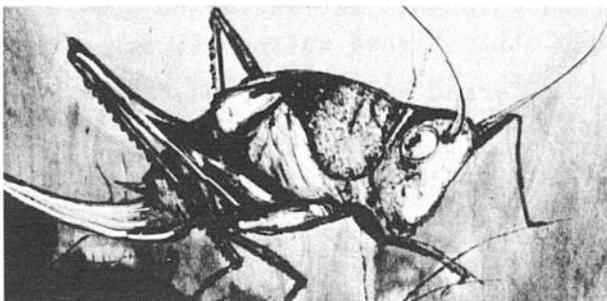
quelle il m'était d'autant plus difficile de me relever que je n'avais point de toit sur ma tête, et que l'hiver commençait dans toute sa rigueur. Cerné de tous côtés par de grands propriétaires de bétail qui me volaient encore le peu de bêtes qui pouvaient résister aux frimas de cette année, je passai ainsi un hiver effrayant.

Au 1^{er} avril j'avais perdu une très-forte somme, mais j'avais gagné un ami en la personne d'un jeune compatriote de Genève, qui avait entendu parler de moi, et qui était venu en Amérique à ma recherche. Dès lors l'isolement fut moins grand, et nous pouvons mutuellement nous rendre ce témoignage, qu'ayant été mis en contact par le fait des circonstances, nous avons pendant trois ans et demi dormi sous le même toit, et souvent sous la même couverture, sans que jamais le moindre désaccord soit venu troubler la parfaite harmonie qui existait entre nous.

Au printemps 1872 nous défrichâmes un peu avec des bœufs, mais nous ne fîmes qu'une récolte très-ordinaire et sur une étendue relativement petite. Nous fîmes, à nous deux, une très-grande quantité de foin, afin d'hiverner de nouveau du bétail pour un grand éleveur qui nous avait promis cinq cents bêtes à garder pour l'hiver suivant. Au dernier moment ce berger faillit à son contrat, et nous en fîmes pour notre peine, car de quoi nous servait notre foin, sans bêtes pour l'utiliser! Après un hiver passé assez tristement, nous finîmes par mettre le feu à nos meules de fourrage, afin de nous en débarrasser.

Au printemps de 1873 nous fîmes un grand effort, et nous rompîmes 60 acres qui, joints aux petits coins défrichés les années précédentes, firent environ 90 acres, sur lesquels nous plantâmes du maïs, la seule récolte que l'on croyait alors possible sur des terres vierges; nous en obtînmes une récolte qui, comme qualité et quantité, répondait à ce que nous pouvions attendre d'un sol qui n'avait encore jamais reçu aucune culture, et qui était rempli de grosses racines d'herbe et de luzerne sauvage.

Avant l'entrée de l'hiver 1873 j'eus l'occasion d'acheter à très-bas prix une cinquantaine de bêtes à cornes, que j'eus le bonheur d'hiverner dans de fort bonnes conditions, étant le seul qui eût du bétail cette année-là. Les champs de maïs, après la récolte, fournirent une nourriture abondante pendant plusieurs mois, car la récolte du maïs se fait en détachant les grappes de la tige sur pied. Dans les grands froids, je laissai les bêtes complètement en liberté dans les bas-fonds du Nennesch; je les y ai souvent vues lécher la glace pour tromper leur soif; le chanvre et le seigle sauvages joints à une courte herbe qui croit tout l'hiver, leur fournissent une nourriture suffisante. Pendant les deux mois de grands froids elles ne quittèrent point les bois au bord de l'eau, et ce n'est que tous les quatre ou cinq jours que nous allions rouvrir les trous dans la glace, faire une battue générale, et pousser le troupeau dans la prairie pour le compter. Dès qu'on le lâchait, les bêtes repartaient au galop pour leurs cachettes dans les fourrés et les bois. Cet hiver-là, je ne perdîs pas une seule bête par le froid, par le vol ou par aucune autre cause. Ces bœufs et ces vaches sont d'une nature extrêmement



Marlyse Tovae

sauvage; ils devançant au besoin un cavalier bien monté, et affolés ils franchissent d'un bond une palissade de hauteur d'homme. Au premier printemps ce ne fut que deux jours après avoir rentré mes bêtes dans l'enclos, que, guidés par les vaches mères, nous découvrîmes dans le bois les cachettes des veaux qui étaient nés durant l'hiver. La vache qui a mis bas allaite son veau en secret une ou deux fois par jour, mais ce n'est qu'au bout d'une quinzaine qu'elle lui permet de la suivre, quoique, s'il y est forcé, il puisse courir agilement une demi-heure après sa naissance. Dans ce cas-ci, elles préférèrent souffrir elles-mêmes et faire souffrir leurs veaux en les privant de nourriture pendant deux jours, plutôt que de trahir leur présence au regard de l'homme. Quand nous rentrâmes le troupeau, il se serait enfui à la vue d'un homme à pied, et, en général, on ne saurait se faire une idée de la frayeur qu'inspire à ces bœufs du Texas la vue d'un homme à pied.

Un bœuf qui se laisse approcher, et sur le dos duquel on peut passer la main, a doublé de valeur par ce seul fait.

L'été suivant, en 1874, j'avais un troupeau gras, dans lequel je pouvais aller abattre une bête dès que j'avais besoin d'argent pour mes dépenses courantes.

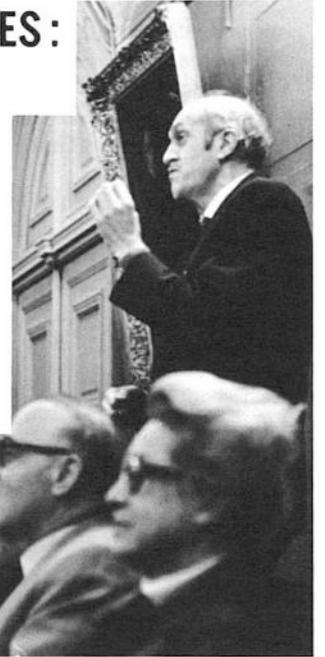
Malgré le troupeau, l'agriculture ne fut point négligée, car nous avions à la fin de l'été 80 acres de maïs sur des terres de deux ans, labourées à 9 et 12 pouces de profondeur, et soigneusement cultivées. Cinq acres d'avoine nous donnèrent une bonne récolte, et cinq acres de froment seraient devenus très-beaux si un troupeau en passage, de 1,600 bœufs, n'était pas venu le dévaster en une nuit de pluie; mais les circonstances avaient déjà tellement changé depuis les premières années, que j'obtins sans procès, par simple arbitrage, la valeur de ma récolte. Mes 80 acres faisaient mon orgueil jusqu'au premier août; mes voisins avaient semé le leur à fleur de terre, et la saison très-sèche ne lui faisait guère de bien. Le maïs jaunissait et commençait à se faner dans toute la contrée, lorsque le mien était encore d'un beau vert sombre. Mes voisins, qui s'étaient d'abord un peu moqués des *Frenchmen*, voyaient que je serais le seul qui aurait une récolte à faire, sentiment bien agréable après avoir labouré, hersé, roulé, semé et cultivé trois fois de ma propre main ces 80 acres, sans autre secours que celui de mon ami; sentiment doublement agréable pour un homme cultivé vis-à-vis de ceux qui étaient simplement cultivateurs.

Mais le 8 août, au lieu de la pluie que nous attendions avec impatience, nous vîmes arriver cette bête détestable que les Arabes ont ainsi décrite: Elle a la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes de l'antilope, la poitrine du lion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche, le ventre du scorpion et le corps du serpent. Avec un peu de bonne volonté, on aura reconnu la sauterelle dans cette description. Le 10 août, en 48 heures, l'hiver était là, sinon quant à la température, du moins quant à l'apparence générale de la contrée. Il n'était pas resté plus de maïs qu'il n'y en a actuellement sur le creux de ma main, nos bois étaient dénudés; ces bêtes dévoraient l'herbe des champs et s'attaquaient même aux tas de foin; leurs cadavres et leurs excréments remplissaient les puits et tous nos ustensiles. Après avoir ainsi tout dévasté, elles continuèrent leur route vers le Sud, dans le Territoire Indien, où elles allèrent mourir après avoir déposé leurs œufs. Je puis vous assurer, Messieurs, que c'était une terrible épreuve pour de pauvres colons qui, comme moi, étaient là depuis quatre ans, et n'avaient encore fait aucune récolte importante; mais enfin, dans notre carrière, des malheurs de ce genre peuvent arriver, et il y a une consolation, c'est qu'ils ne proviennent pas du hasard, c'est Dieu qui les permet, et il faut les accepter comme venant de lui et pour notre bien.

Suite au prochain numéro.



ROMANDS et ALÉMANIQUES : QUEL MALAISE ?



Photos Jean
von Mühlénen.



En haut à gauche: le panel. De g. à dr. :
MM. Pierre NICOD, Vice-président de la
Classe I+C; M. A.W. ROTH, porte-parole de
la Suisse alémanique ; le modérateur;
Gérard Bauer, porte-parole de la Suisse
Romande; M. VOIRIER, représentant de la
N.S.H. était hors du cadre de cette photo.

A droite en haut, un interpellateur non identifié s'adresse à M. Roth, qui va
répondre avec son humour caractéristique. Le modérateur le regarde en souriant :
la réponse sera sûrement aussi bonne que la question.

Au milieu : un public nombreux et intéressé s'apprête à poser moultes questions.

A gauche en bas : M. Paul GILLIAND ; à droite M. Michel BARDE va lever la main.

COMMENTAIRE

Nous avons reçu de Berne, de notre ami Lucien PAILLARD, secrétaire du Comité cen-
tral de la Nouvelle Société Helvétique, une lettre disant entre autres :

- Je suis certain que votre conférence a eu un grand succès et vous félicite de
l'avoir mise sur pied en invitant des orateurs de talent.
- Merci, cher ami, mais hélas non, ce débat n'a pas été un grand succès. Certes,
les orateurs ont été très ouverts et bien documentés ; certes aussi, les questions
du public ont été nombreuses et pertinentes. Tout le monde a fait preuve d'une
évidente bonne foi et d'un solide civisme. Mais le coeur n'y était pas, parce que,
tout simplement, personne ne croyait vraiment à un "malaise" entre Suisse Romande

(Suite en page 23)



bärndütschi liedli oni note

wünsch

sisch
schonesrisiko
öpperemöppis
zwünsche

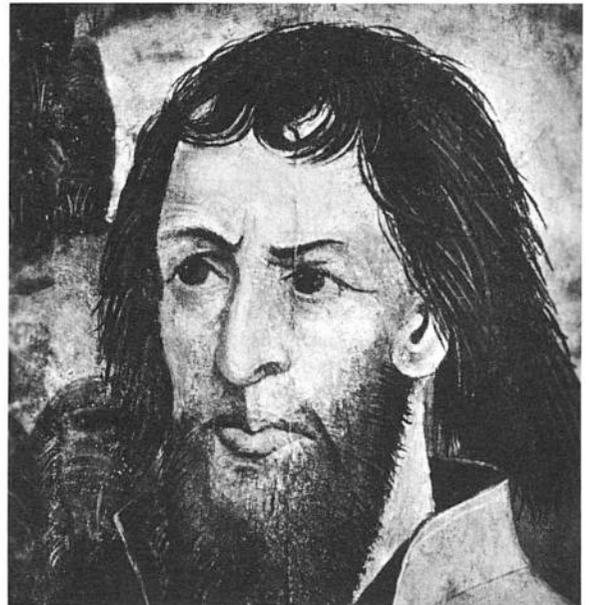
wünscheniderdas
wodeverdienisch
defragschmi
nachhärvillech
bruuchenidas?

uwünschederdas
wodbruuchsch
risggiereni
dasdmifragsch
wihanidasverdienet?

usichsäuber
öppiszwünsche
ischnoviu
risganter

erfüutiwünsch
sysäute
wasdheschwöue

Sam Süffi



NICOLAS DE FLUE

Le plus ancien portrait connu, 1492.
Avec la gracieuse autorisation du
photographe, Benedikt RAST, Fribourg.

Suite de la p.22

et Suisse Alémanique. Pour l'immense majorité des Genevois, des habitants de Genève, c'est un faux problème, ou, en tous cas, un problème qui, dans l'ordre de priorité des préoccupations de la République du bout du lac, vient très loin en arrière. La meilleure preuve, s'il en faut vraiment une, est apportée par la presse genevoise. Depuis trois ans, c'est-à-dire depuis une quarantaine de conférences ou de débats organisés par nos soins en la Salle des Abeilles du Palais de l'Athénée, c'est la première fois qu'aucun des grands journaux de la place n'a jugé utile d'envoyer un journaliste pour rendre compte de cette soirée. Ils étaient tous informés, convoqués. En outre, ils avaient tous passé, le vendredi précédent, une annonce payante annonçant le débat. Ils ont donc décidé, au plus haut niveau, que cela ne pouvait intéresser personne. Pourtant, l'éditeur d'un grand journal du matin a été un très remarquable Président central de la N.S.H. Pourtant, le rédacteur en chef d'un quotidien du soir est membre très dévoué de la N.S.H. Pourtant, le Vice-président de la Nouvelle Société Helvétique et de son comité central, était présent dans la salle et a participé activement au débat, mais il n'a pas jugé bon d'en rendre compte dans son hebdomadaire. Ces abstentions là, puisqu'il ne saurait être question d'une quelconque carence professionnelle, parlent des volumes : il n'y a pas de "malaise", entre les deux côtés de la Sarine, en ce qui concerne Genève ; et en tous cas pas dans le domaine linguistique. En revanche, il peut y en avoir dans d'autres régions, chez certaines gens qui se voudraient de préférence Québécois... Enfin, il y a sans doute de multiples problèmes, dans de multiples domaines, entre Genève et un point quelconque de Suisse allemande. Mais ils peuvent être résolus sans crier à la persécution ou en faire des complexes d'infériorité à l'intention d'une certaine presse étrangère, toujours à l'affût de "scandales dans le pays au-dessus des soupçons".

Deux remèdes, en attendant : apprendre le Schyzertütsch (voir l'adorable poésie, ci-dessus) et se rappeler, avec Nicolas de Flüe (ci-dessus à droite) que la bonne entente entre ses partenaires, usant intelligemment de leurs différences complémentaires, fait la force de notre Confédération.

P.A.L.



A quoi servent les grèves ?

par Jean A. Mussard

Courtoisie : La Revue Polytechnique.

Il n'y a rien de si agaçant que ces snobs étrangers — en particulier, parisiens — qui, lorsqu'on parle devant eux de la Suisse, prennent un air d'ennui mortel, comme pour dire : « Tiens ! Il se passe quelque chose en Suisse ? » Chez nous aussi, il y a des grèves, comme dans n'importe quel autre pays qui se respecte. C'est ainsi que sept jeunes Biennoises ont boycotté récemment un cours obligatoire d'art ménager. Indignées par une loi discriminatoire, elles ont fait appel à la Justice, qui leur a flanqué une amende, à mon avis méritée... Attendez, cher lecteur, ne vous fâchez pas, laissez-moi continuer : Moi aussi, je suis pour l'égalité des sexes — devant la Loi, bien sûr, car pour le reste... enfin, ne nous égarons pas — et c'est justement au nom de cette égalité que les buts de guerre de nos vaillantes Biennoises me paraissent aussi injustes que la loi incriminée, laquelle rend l'enseignement ménager obligatoire pour les filles, mais en exclut pratiquement les garçons. Les auteurs de cette loi nous ont tout simplement oubliés ! Ce faisant, ils ne se sont pas rendu compte qu'ils étaient eux-mêmes victimes d'un préjugé d'origine relativement récente. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard que cette discrimination légale entre les filles et les garçons date de 1953. Trente ans plus tôt, personne n'eût osé proposer une idée aussi saugrenue (sauf, bien sûr, des énergumènes comme Mussolini ou Hitler), car on trouvait naturel de réserver toutes sortes de corvées ménagères aux garçons. Les petites filles n'étaient d'ailleurs pas toujours d'accord, mais leur notion d'égalité différait sensiblement de celle qui apparaît dans certaines idéologies pseudo-égalitaires d'aujourd'hui.

Je me souviens d'une cousine, aujourd'hui grand-mère largement sexagénaire, qui m'embêtait lorsque j'étais en train de cirer les chaussures :

— Moi aussi, je veux cirer des chaussures, disait-elle.

— Ecoute, j'ai déjà assez de peine sans cela !

— Je sais le faire aussi bien que toi !

— Penses-tu ! Tu n'arrives pas à le faire reluire comme il faut, tu te fatigues trop vite.

— Sois gentil, juste une paire, tu verras !

— Bon, d'accord pour une paire, mais attention : il faut bien les décrotter avant de passer le cirage.

— Je sais, ce n'est pas marrant...

— Et qui t'oblige à jouer les Jeanne d'Arc ?

Pour certaines fonctions, les filles étaient plus douées que les garçons (et le sont, je suppose, encore aujourd'hui), mais l'inverse était également vrai. Pour faire le thé, par exemple, on pouvait s'en remettre aux filles (pas besoin de regarder sur la montre) mais où avaient-elles la tête, grands dieux ! lorsqu'elles se mêlaient de cuire des œufs à la coque ? Et quand il s'agissait de laver la vaisselle, pour ma part, à douze ans, je refusais fermement toute collaboration féminine. Instruit par l'expérience, j'étais sur ce point inflexible.

Les femmes faisaient la cuisine plus souvent que les hommes, mais je me souviens de messieurs importants, directeurs d'usines ou ingénieurs en chef, qui parlaient de leurs recettes culinaires avec autant de fierté que s'ils avaient inventé une nouvelle boîte de vitesses ou une méthode inédite pour calculer des constructions statiquement indéterminées.

Seulement voilà : à cette époque lointaine, ni les garçons, ni les filles n'avaient besoin de suivre des cours pour accomplir correctement la plupart des tâches ménagères. On apprenait à la maison. Si depuis lors le rôle de l'école publique a augmenté, comme on le pense généralement, pourquoi privilégier les filles ? Et en les vexant par-dessus le marché !

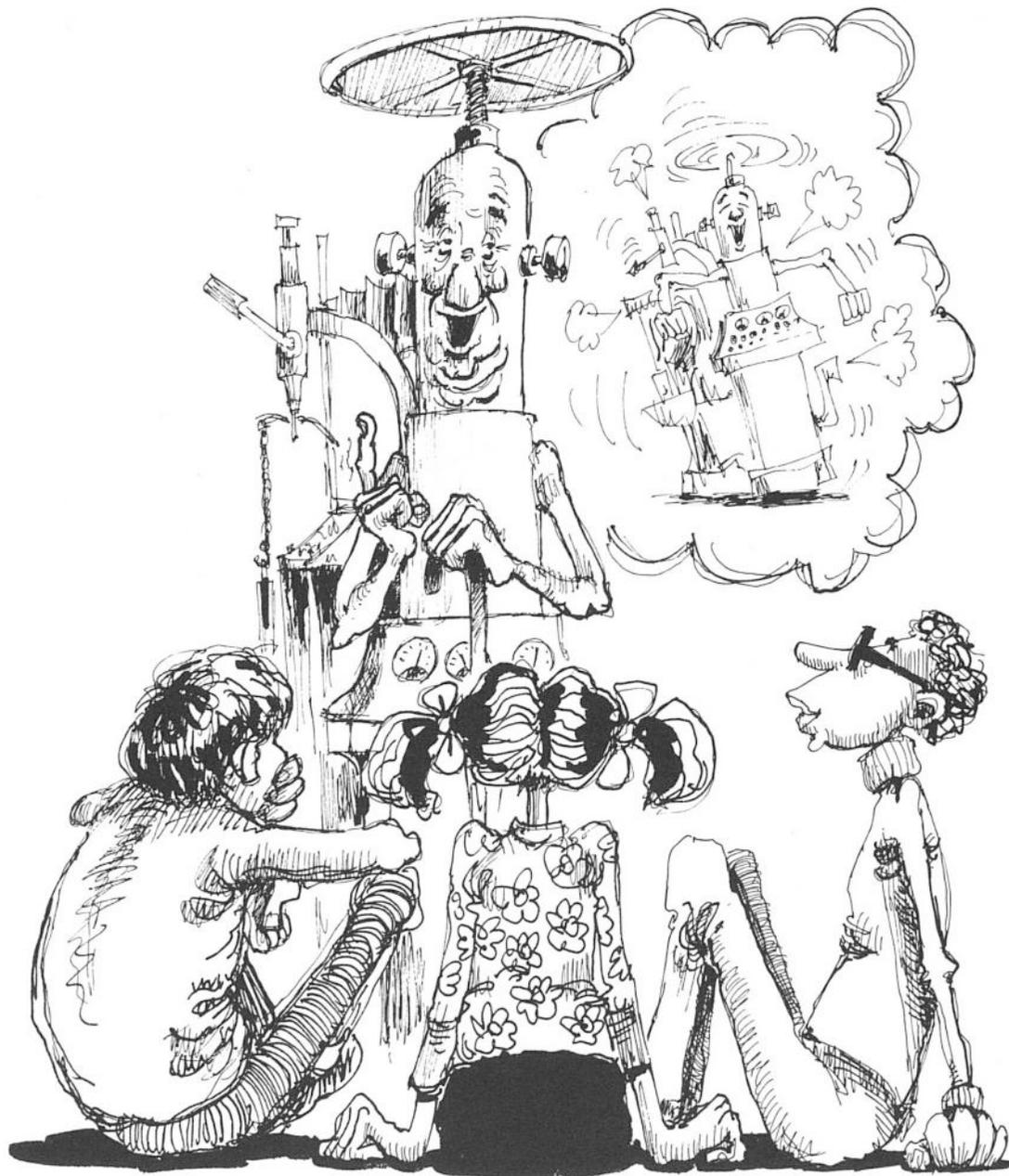
La nature et l'importance des travaux ménagers accomplis par les hommes varient naturellement selon les aptitudes individuelles et les circonstances de lieu et de temps. Raison de plus pour que l'Etat ne s'en mêle pas, ni ouvertement, ni sournoisement par le biais de lois scolaires. Du moment que l'on reconnaît aux femmes aussi bien le droit d'exercer des professions libérales que celui de conduire des tracteurs ou de travailler dans des usines (ce dernier ne leur ayant, sauf erreur, jamais été contesté), l'enseignement ménager devrait être, pour tout le monde, ni plus ni moins obligatoire que celui de la grammaire ou du calcul. Il est étonnant

qu'on l'ait oublié à Berne, en 1953, et nos jeunes Biennoises ont raison d'exiger que l'on répare cette erreur. Leur tort est de ne pas avoir pensé, ou tout au moins de ne pas avoir souligné avec force, qu'une loi sexuellement discriminatoire affecte les garçons autant que les filles. Quant aux garçons, ils auraient dû s'associer à la revendication de leurs sœurs et cousines. Ils peuvent encore se cotiser pour payer les amendes infligées à ces dernières. J'espère qu'ils y ont pensé.

Cela dit, il faut reconnaître que nos grévistes de Bienne n'ont fait de mal à personne. Elles ont revendiqué un droit sans saisir des otages ou molester des innocents. A cet égard, leur grève est exemplaire, car, que voyons-nous de plus en plus aujourd'hui ? Des syndicats qui 1^o) demandent à l'Etat de subventionner des entreprises déficitaires, ce qui revient, sans qu'on le dise ouvertement, à compenser des pertes sectorielles par un appauvrissement général, et 2^o) pour obtenir satisfaction, s'attaquent à des gens qui, n'ayant rien à voir dans leurs conflits, ne seraient, même s'ils le voulaient, aucunement en mesure de leur donner satisfaction. Les victimes ne peuvent même pas se libérer en payant une rançon. Elles sont totalement à la merci de leurs agresseurs et, comme elles ont sans doute également des revendications syndicales, justifiées ou non, à faire valoir, elles seront tentées d'employer la même méthode barbare pour obtenir gain de cause. Ainsi, au nom du droit de grève et de la liberté syndicale, le chantage devient universel et tout le monde sera finalement en guerre contre tout le monde, comme au Moyen-Age.

Que voyons-nous apparaître aujourd'hui ? Une « aristocratie syndicale, étroite, vaniteuse, revêche, cupide et petite-bourgeoise ». Attendez, cher lecteur de gauche, juste une seconde, ne me tirez pas dessus : ces paroles féroces ne sont pas de moi, mais de Lénine¹, qui n'avait pas l'habitude de mâcher ses mots. Il voulait mettre en garde les salariés contre une forme dégénérée de syndicalisme à l'anglaise qui n'était en réalité qu'un corporatisme ruineux. Je ne défends pas Lénine *en général*, je constate qu'il avait le courage de s'exprimer clairement et que, *sur ce point*, il a vu juste, c'est tout, et je pense que les chefs syndicaux, communistes ou pas, pourraient relire de temps en temps leurs classiques.

¹ Dans « La maladie infantile du communisme ».



EXPOSITION

PONT DE LA MACHINE GENEVE
NOVEMBRE 1980 - FEVRIER 1981

ASSOCIATION POUR
LE PATRIMOINE
INDUSTRIEL

API



LA MADONE DE PEROUSE d'après Raphaël
Peinture sur porcelaine d'Abraham Constantin (1785-1855)
(exposée au Salon du Musée de l'Athénée).

Le peintre Abraham Constantin, frère de François, dont le talent s'imposait en Italie, envoya cette œuvre à la société Vacheron Constantin, en 1822. François Constantin en fut très honoré. Il la plaça en évidence dans son bureau et en tirait une égoïste fierté. Il écrivait alors :

'Il importe qu'on ne puisse pas dire avoir vu ce tableau hors de notre maison, il fait fureur parmi les artistes, cet élan se communiquera sans doute aux étrangers qui viendront visiter notre ville, nous ferons de notre mieux pour en tirer parti.'



La plus ancienne manufacture horlogère du monde.
En l'île depuis 1755.

✠ **VACHERON** ✠
CONSTANTIN

La plus noble parure du temps.